

LE MONDE D'AUJOURD'HUI ET LA PAROLE DE DIEU : UN DEFI MUTUEL

Michel Camdessus

Le monde, aujourd'hui, la Parole... Je voudrais m'arrêter un instant d'abord sur le mot aujourd'hui.

D'abord parce que ce mot, dans cet énoncé, nous ramène irrésistiblement à l'aujourd'hui prononcé un jour dans une synagogue de Galilée (Luc 4-16-22) : « Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage des Écritures... ».

Aujourd'hui, 17 septembre 2005. Non un vague maintenant, à durée indéterminée, diluant l'urgence du moment présent, comme on le dit en plaisantant de « mañana » ou de « boukhra ».

Urgence d'aujourd'hui parce que des foules humaines attendent une Parole. « Aussi longtemps qu'on peut dire aujourd'hui », comme le disait si bien Paul aux Hébreux (3-13).

Nous voici donc, aujourd'hui, confrontés à ce défi mutuel du monde à la Parole et de la Parole au monde. Mais s'agit-il bien d'un défi ?

Je perçois plutôt, au premier regard, une panne de transmission : au moment où le monde -même s'il s'en défend- attend désespérément une parole, la Parole, nous dit-on, ne passe pas.

Allons plus loin dans l'analyse de la panne, nous y discernerons plutôt une crise : c'est-à-dire un mélange de risques mais aussi d'opportunités qui nous feront dire à notre tour : « C'est aujourd'hui, le moment favorable ».

Mais comment saisir ces opportunités, sur quelles pistes avancer, pour que, accueillant les questionnements du monde, l'Eglise apparaisse comme « signe de salut » ?

Panne, opportunités, pistes : quelques réflexions autour de chacun de ces termes, dans le contexte français d'aujourd'hui, sans oublier toutefois tout ce que j'ai perçu de la vitalité et des difficultés de l'Eglise au cours de vingt ans d'échanges sur tous les continents.

I. Panne paradoxale ; panne générale

Le monde, de toute évidence, est en mal de croyance. Devant les menaces qui s'y multiplient, l'échec de tant de velléités de réformes et de progrès, il est aussi en mal d'espérance. Et, là où l'idole de l'Argent se substitue à toute autre divinité, il est en mal de solidarité et, disons le mot, d'amour ? Triple désarroi du monde !

Comment l'Eglise ne serait-elle pas saisie dans ses entrailles par l'urgence d'une parole de Foi, d'espérance et d'Amour ? Avec quelle vigueur, dans un tel contexte, résonnent les premiers mots de Dei Verbum : « Proposer la doctrine authentique sur la Révélation divine et sur sa transmission, afin que, en entendant l'annonce du salut, le monde entier y croie, qu'en y croyant, il espère, qu'en espérant, il aime ».

L'Eglise a vaillamment tenté de faire face. Le Concile et les pontificats qui l'ont suivi ont réalisé un magnifique effort pour répondre à ces attentes, par sa réforme même et par un effort d'adaptation de son langage aux préoccupations et sensibilités contemporaines. Notons cependant que c'est au moment où s'opérait la mise en œuvre de Vatican II que la modernité a intensifié toutes ses manifestations et, avec elle, la remise en cause des canaux de transmission traditionnels. La société s'est sécularisée dans la plupart des

démocraties occidentales qui partagent désormais : dés institutionnalisation du religieux, relativisme, individualisme et subjectivisme.

L'Église en a été frappée. Elle n'a pas succombé aux tentations d'enfouissement et de repli ou aux rêves illusoire de la reconquête, elle ressent le désir d'offrir à une société sécularisée un visage d'ouverture cordiale et sans complexes. Mais ne nous dissimulons pas les traces de cette crise. Les Églises ne sont plus remplies comme autrefois. Il y a une crise très grave du recrutement sacerdotal. On nous parle doctement de « déculturation catholique... ».

Dieu intéresse-t-il encore ? On pourrait en douter. « Depuis Sartre, constate J.-C. Eslin, le débat sur Dieu s'est évanoui ».

Il faut donc y regarder de plus près. D'emblée, nous allons percevoir, sans y chercher une quelconque consolation, qu'il s'agit non d'une panne limitée au secteur Église mais d'une panne générale, une panne mondiale de la fonction transmission dans les sociétés occidentales et dans toutes celles touchées par la formidable double poussée de la modernité et de la mondialisation. Ce problème général est d'une telle actualité et d'une telle intensité que les Semaines Sociales de France ont décidé d'en faire le thème de leur session de novembre prochain. Ce sera : « Transmettre ». Pour l'explicitier, nous lui avons donné un sous-titre qui devrait dire nos convictions et guider les semainiers : « Partager des valeurs, susciter des libertés ».

Partis de l'évidente crise de l'éducation dans nos sociétés et, évidemment, de tout ce que nous percevons de la « panne de transmission » dans l'Église, nous avons interrogé ceux qui connaissent bien l'état de nos familles, des entreprises, du monde associatif, des médias, de la classe politique nationale et internationale. Partout la même crise. Que dire de nos angoisses de pères de famille devant un apparent rejet par nos enfants de ce que nous croyons de plus essentiel à leur transmettre ? Que dire du désarroi des militants associatifs devant la crise de l'engagement, des responsables de médias devant la dérive vers le sensationnalisme, des militants politiques de l'Europe devant sa panne actuelle, des responsables mondiaux devant l'apparente impossibilité non seulement de pousser plus loin l'adaptation des Nations Unies à ce que nous discernons de la nécessité d'une authentique gouvernance mondiale, mais même tout simplement de maintenir cette flamme des premiers jours de l'ONU ?

Panne donc universelle, pour tous les secteurs de la société et pour tous les pays, y compris dans les pays en développement dont les cultures sont en péril de mort ou dans les pays émergents tels que la Chine¹.

Heure d'alerte donc pour nos sociétés et, en leur sein, pour l'Église. Disons d'un mot que l'Église partage un problème global des sociétés où elle s'incarne ; elle ne le surmontera qu'avec elles. Elle le vit en sympathie -au sens fort du mot- avec elles et cette épreuve commune peut être l'occasion d'un rapprochement en vérité. Elle sait que sa propre réponse réside dans une fidélité plus grande, plus disponible à son propre message ; en s'y soumettant et, ainsi, en quelque sorte remodelée, sous la conduite de l'Esprit, elle se trouvera renvoyée plus modeste et plus lumineuse aux hommes de son temps et à ses chances de les rencontrer en plus grande vérité dans un effort commun pour surmonter ensemble cette crise de tous.

Tâche immense, comme la crise même dont nous parlons, mais l'Église n'en est pas à sa première panne. Elles ont jalonné son histoire et, chaque fois, il s'est trouvé des hommes dans son sein pour en faire l'analyse lucide et risquer dans la Foi le saut vers un nouveau monde. Une telle analyse de cette crise montre que, plus que panne, il y a crise. J'ai

¹ Je ne saurais assez recommander de se reporter à ce propos à l'excellent essai de Benoît Vermander sj. : « Les mandariniers de la rivière Huai » - DDS, Paris 2002.

progressivement glissé d'un concept à l'autre, et ce n'est pas sans raisons. La différence est grande ; elle nous suggère qu'au cœur même de la panne, nous trouvons un mélange de risques et d'opportunités, deux mots dont les idéogrammes superposés expriment précisément en chinois le concept de crise. Les grandes heures de l'histoire de l'Eglise ont été marquées par cette perception de chances nouvelles dans des temps de rupture et de crise. Les discerner est évidemment la tâche de notre aujourd'hui. Ces opportunités se révèlent déjà dans les traits de lumière que je viens d'évoquer, mais certaines méritent une mention particulière ; elles sont autant de chances pour l'Evangile.

II. Opportunités

Arrêtons-nous donc un instant à ces chances et opportunités.

Tant de dons merveilleux à notre temps ! Le prodigieux renouveau des études bibliques depuis un siècle et l'extraordinaire travail entrepris par des scientifiques de tous bords pour mettre les apports des sciences les plus modernes au service de l'approfondissement de la connaissance de la Bible, rendant ainsi intellectuellement plus sûre notre approche de la Parole de Vie.

Non sans lien avec ce renouveau biblique, les avancées du mouvement œcuménique, qui sans encore mettre fin au scandale de nos divisions qui nous décrédibilise (vous savez qui je cite), fait naître néanmoins la grande espérance d'un témoignage commun.

Les évolutions historiques du dernier siècle ont rendu l'Eglise plus libre que jamais des pouvoirs politiques qui l'ont soupçonnée depuis le premier instant -dès Hérode le Grand- et n'ont cessé depuis vingt siècles de chercher à l'instrumentaliser.

Toutes les manifestations du travail de l'esprit dans le monde, malgré tant de ravages qui s'y opèrent aussi : tellement de nouvelles exigences qui se font jour en pleine consonance avec les exigences éthiques de l'évangile et de la doctrine sociale :

- respect de la dignité humaine et des droits de l'homme,
- justice et solidarité à l'égard des plus pauvres,
- défense de l'environnement,

... Tous ces jeunes dont nous craignons qu'ils n'aient rien entendu de ce que nous voulions leur transmettre, ne sont-ils pas plus chrétiens que nous lorsqu'il s'agit :

- de solidarité et de partage,
- d'ouverture à l'universel, d'accueil de l'autre ?

Et que dire d'autres caractéristiques de notre temps, telles que les formidables avancées des instruments de communication qui permettent d'apporter partout les Ecritures. Si l'on juge que l'organisation du système de pouvoir et de communication de l'Empire romain a été déterminante pour la progression initiale du christianisme, ne faut-il pas reconnaître que les Apôtres d'aujourd'hui disposent avec l'Internet et les progrès foisonnant des techniques qui s'y rattachent et qu'ils doivent apprendre à maîtriser, d'instruments merveilleux pour que « la Parole de Dieu accomplisse sa course et soit glorifiée » (2 Th 3, 1) et, comme le dit Dei Verbum, que « le trésor de la Révélation confié à l'Eglise comble de plus en plus le cœur des hommes » ?

N'y a-t-il pas lieu, enfin, de voir des opportunités nouvelles dans la pauvreté, dans la vulnérabilité même de l'Eglise d'aujourd'hui ? Une Eglise qui se dépouille des oripeaux des prestiges, des pouvoirs et de ses richesses devient certes plus vulnérable. Une Eglise qui s'ouvre -à mains nues- au débat avec toutes les cultures le devient aussi, mais cette vulnérabilité là n'est-elle pas de même nature que celle que St Paul préconisait

dans son dialogue avec les Athéniens ? La vitalité même de l'Eglise aujourd'hui ne trouve-t-elle pas sa force dans cette vulnérabilité vécue dans une fondamentale espérance ? A partir de là, comment désormais avancer ?

III. Sur quelles pistes avancer ?

En pleine conscience de ma totale incompétence en ces matières et pleinement conscient du fait que je n'ai pas mieux transmis que quiconque la Foi que j'ai reçue, je me risquerais à souligner la pertinence toute spéciale aujourd'hui, parmi tant de tâches qui mobilisent l'Eglise, de trois d'entre elles :

- une pleine ouverture au dialogue,
- un service renouvelé de « la table de la Parole »,
- un engagement encore plus déterminé des chrétiens pour la transformation du monde et l'avènement d'une civilisation de l'Amour.

Ouverture au dialogue

Devant des consciences qu'elle veut plus libres et qu'elle a contribué à libérer, l'Eglise n'est plus en position de domination, voire simplement d'autorité, mais elle est beaucoup plus près de trouver les voies d'une connivence des cœurs. Son approche du monde devient conversation, disait Paul VI, une conversation qui la transforme elle-même.

C'est une nouvelle expérience que vit l'Eglise ; elle peut la partager avec un monde déstabilisé, inquiet et qui, effrayé par la poussée de la mondialisation, est tenté de rétrécir son horizon. C'est à l'inverse que l'Eglise est invitée. Depuis 2000 ans, le « n'ayez pas peur » l'invite à s'engager sur des chemins dont seule sa Foi et son Espérance lui disent le terme. Elle est donc en pleine solidarité avec un monde qui hésite à s'engager sur une passerelle au-dessus de l'abîme de ses doutes, sans bien en apercevoir l'autre rive. Mais le monde, comme l'Eglise, ne peut pas se dérober devant les défis de notre temps. Dans ce cheminement incertain, le monde et l'Eglise peuvent se retrouver nouveaux, vulnérables, plus proches, partageant un goût renouvelé de l'avenir, attelés ensemble à des tâches communes au service de l'homme.

Il me semble important, surtout, que tout en connaissant bien les faiblesses et les biais des cultures d'aujourd'hui, l'Eglise continue d'aller aussi loin que possible dans son dialogue avec elles, car il en va de la culture religieuse comme de toute culture : pour se transmettre, elle doit se rafraîchir au contact des pensées nouvelles qui se forment, se laisser interroger par elles et se situer parmi elles avec la modeste assurance de Jésus au milieu des Docteurs en contribuant ainsi à nourrir les hommes dans leur recherche de la Vérité. C'est dans de tels efforts de dialogue et d'inculturation que l'Eglise a assuré à travers les âges la transmission du dépôt de la Foi. Elle continuera sur cette voie.

Beaucoup d'opportunités peuvent fleurir dans cet aujourd'hui. Elles ne peuvent pourtant être saisies qu'au prix d'un grand effort de créativité pastorale. La modernité appelle des expériences croyantes, moins fondées sur l'autorité institutionnelles que sur l'authenticité du témoignage personnel, l'échange, le partage en groupe et une place plus grande faite au sensible. Rien ne s'oppose, me semble-t-il, à ce qu'elles soient multipliées. Après tout, c'est toujours fondamentalement sur le témoin que s'est fondée la transmission véritable. Ce sont des témoins qu'il s'agit d'engendrer. Au total, c'est le passage d'une approche dépassée de l'inculturation à une approche de proposition et d'engendrement² de libertés témoignantes qui se dessinerait ainsi.

² On pourra se reporter à ce propos à l'article de J.M. Donegani : « Inculturation et engendrement du croire », dans « Une nouvelle chance pour l'Évangile » - sous la direction de Philippe Bacq et Christoph Theobald - Lumen Vitae - Bruxelles 2004.

Que l'Eglise garde donc une attitude joyeuse de reconnaissance aux deux sens du terme. Il importe que le monde rencontre une Eglise reconnaissant avec ferveur les valeurs nouvelles qu'il proclame, et beaucoup plus proche de lui qu'il ne le croit ; une église heureuse devant sa revendication d'autonomie, son goût de la liberté, du pluralisme, ses exigences de solidarité et de respect de la création. Le monde doit savoir que jamais l'Eglise ne cessera de promouvoir ces valeurs, dût-elle, cependant exprimer son repentir pour toutes les occasions où elle a adopté des attitudes qui leur sont contraires et sa reconnaissance pour tous ceux qui, parfois dans le conflit, l'ont amenée à réviser des conceptions dépassées et à purifier son comportement. Cette reconnaissance mutuelle est possible. Elle est nécessaire. Elle est la condition d'un cœur à cœur, ce cœur à cœur dont le désir brûle le cœur de Dieu.

*Servir la table de la Parole*³

Pour apporter au monde ce que nous avons de meilleur, encore faut-il que nous ayons nous-mêmes accueilli la Parole au plus profond de nous-mêmes. Tous les chrétiens -et pas seulement les clercs, évidemment- doivent être préparés à servir avec cœur et compétence la table de la Parole. Notre réponse à la crise de sa transmission passe certainement par de grands progrès dans leur formation pour cela. Beaucoup a été fait. Je suis tenté de dire que tout reste à faire, en toute priorité, pour former sérieusement, complètement, des initiateurs compétents à la lecture et au partage de la Bible. Osons les appeler à l'exigence intellectuelle et spirituelle et à l'humilité dans le partage.

Donnons toute priorité à un travail qui fasse que nos contemporains n'aient pas seulement une connaissance intellectuelle vague et approximative d'une histoire et d'un message, mais puissent recevoir, par une lecture éclairée et personnelle de la Parole, la grâce de la rencontre de celui qui vient vers nous par l'Ecriture, la grâce de percevoir que ces événements du passé font partie de notre aujourd'hui, de percevoir que c'est le mal que nous rencontrons aujourd'hui qui est cloué, aujourd'hui, et vaincu sur la croix⁴, que la Pentecôte d'une Parole offerte à tous, dans toutes les langues et toutes les cultures, c'est aujourd'hui.

Cet effort d'ailleurs ne peut être dissocié du rôle que l'Eglise est appelée, me semble-t-il, à jouer davantage pour aider les hommes à mieux discerner les « Signes des Temps » et à mieux percevoir les prolongements d'éthique sociale de la Parole. C'est le champ immense de son enseignement social.

Je suis témoin du fait qu'il peut offrir aux hommes confrontés aux questions politiques, économiques et sociales, sous toutes les latitudes, une aide incomparable dans leurs efforts de discernement des solutions les mieux ordonnées à l'humanisation du monde.

Demandant à ses fidèles de contribuer de toute leur ardeur à la construction d'un monde meilleur qui, pour eux, ne fait qu'une avec la préparation mystérieuse du Royaume, elle donne un sens à leur vie et elle les appelle à être, avec tous les hommes de bonne volonté, des agents de la transformation de ce monde, aujourd'hui apparemment abandonné à l'économie et aux rapports de puissance, mais qu'au fond de lui-même, tout homme veut voir modelé par sa liberté et ses espoirs. Service de la Parole et recreation d'une Espérance se rencontrent ainsi. Encore faut-il que l'Eglise se montre plus hardie au service de cette Espérance, qu'elle soit plus insistante dans son enseignement sur le Dieu qui vient, qu'elle le recentre sur l'eschatologie comme source de la créativité des chrétiens au service d'un avenir à construire. La relecture de Teilhard de Chardin cinquante ans après sa mort, serait à cet égard plus opportune que jamais.

³ Pour rédiger ce paragraphe, je me suis inspiré de l'ouvrage collectif « Une nouvelle chance pour l'Évangile » sous la direction de Philippe Bacq et Christoph Theobald - Lumen Vitae, Novalis - 2004.

⁴ Voir J.L. Chrétien, Conférence de Carême - Notre-Dame de Paris, 2005, page 139.

Transformer le monde

Partager la Parole reçue et transformer le monde, j'allais dire que c'est tout un. Mais je voudrais d'entrée mettre en garde contre une prise de distance, fréquente chez nos contemporains, lorsque l'on parle de transformer le monde. « Ambition folle, naïveté, ignorance des complexités et des pesanteurs, des forces perverses à l'œuvre » murmure-t-on souvent ! En fait, ici aussi l'individualisme dans lequel nous baignons engendre le scepticisme, désarme l'engagement, multiplie les « à quoi bon ? ». Eh bien non, ayant quelque expérience de ces pesanteurs et de ces obstacles, ayant subi dans ma vie bien des défaites dans ce travail, je reçois avec bonheur le message du St Père à Cologne. Nous pouvons tous accepter au cœur de notre être la « fission nucléaire » eucharistique et être des maillons de cette réaction en chaîne des multiples transformations qui engendreront une civilisation de l'Amour. C'est notre persévérance sur tous les chantiers de l'humanisation du monde qui donnera toute sa crédibilité au message que nous voulons transmettre et rendra l'espérance à un monde qui en perd le goût. Laissez-moi dire quelque chose qui choquera les oreilles des sages : face à cette tâche qui nous dépasse de toutes parts, d'un avenir à construire, nous trouverons courage dans cette merveilleuse remarque d'Hannah Arendt : « une capacité d'accomplir des miracles compte aussi au nombre des facultés humaines ». Ce mot est d'une agnostique. Combien plus ceux qui savent qu'en humanisant le monde, ils construisent mystérieusement le Royaume, peuvent la faire leur.

A partir de là, il n'y a plus qu'à écouter, aujourd'hui, l'éternel défi de Dieu, à travers Caïn, à tous les hommes : « Qu'as-tu fait de ton frère ? ». Toute situation humaine, aussi banale soit-elle, est, de quelque façon, un chantier de la justice, de la solidarité ou de la paix. Ecouter la Parole et agir pour humaniser le monde est notre condition même. Parmi les hommes, le chrétien doit être de ceux qui mettent la main à la pâte, certes avec une perception précise des difficultés et des médiations nécessaires, mais en refusant toute résignation devant le mal et la conjuration des égoïsmes portés par l'irrépressible espérance de ceux qui savent que le mal a été vaincu une fois pour toutes.

Par où commencer ?

Cette transformation du monde est un combat aux mille visages et nous avons l'embarras du choix. J'aimerais vous signaler ceux qui me semblent s'imposer avec une particulière urgence aujourd'hui ; Je pense évidemment aux objectifs du millénaire, au partenariat avec l'Afrique, à toutes les situations de désastres humanitaires, à la contribution de l'Europe vivifiée d'une sève chrétienne, à la gouvernance mondiale, etc. J'espère que vos questions me permettront d'y revenir tout à l'heure. Permettez-moi pour l'instant de dire que les chrétiens comprennent de mieux en mieux, me semble-t-il, que la Parole reçue est appel à la transformation du monde. Autant ou plus qu'à d'autres moments de l'histoire, ils sont en première ligne partout où il y va de la dignité et des droits de l'homme, partout où a lieu de s'exercer ce seul devoir que l'article 1^{er} de la Déclaration universelle des droits de l'homme de décembre 1948 impose à tous les hommes : « Agir en toutes choses dans un esprit de fraternité », partout où la création doit être protégée, partout où la justice doit être promue, partout où plus de solidarité s'impose, partout où l'argent doit être transformé de maître en serviteur. L'Eglise les y encourage par son enseignement social. Ces efforts de transformation du monde sont la mission même des ouvriers du Royaume ; ils sont aussi préparation d'un terrain fertile pour que la transmission du message s'opère dans la mystérieuse rencontre de la grâce et de la liberté des hommes. N'en doutons pas, un monde où les chrétiens seront reconnus -comme le Ressuscité à Emmaüs- au partage du pain, sera un monde où, plus aisément, le Ressuscité sera, lui-même, reconnu.

Il faut conclure. Je viens d'évoquer cet immense chantier de la transformation du monde, les hommes y sont nombreux et les chrétiens plus qu'on ne le croit et plus qu'ils ne le

disent. Je les y ai rencontrés partout à travers ce vaste monde. Cela ne suffit pas, cependant, à rassurer ceux qui ont encore le cœur serré d'angoisse devant la crise de la transmission. Ils doutent de l'efficacité de tant d'efforts, non tant en termes d'humanisation du monde, qu'en terme de transmission de la Parole de Vie. Ma réponse à leur inquiétude sera double et elle conclura mon propos. Ce sera d'abord la remarque de ce grand religieux qui a tant fait pour la formation des hommes de ma génération, le Père Varillon, sj. : « Dieu ne peut diviniser que ce que l'homme a humanisé ». Continuons donc de nous mobiliser, nous laïcs, pour les tâches d'humanisation du monde. Certes, beaucoup d'entre nous, sur ces chantiers, se comportent encore en « croyants du silence », n'exprimant qu'avec peut-être trop de circonspection la Foi qui les anime. Ce doit être alors une raison de plus pour l'Eglise de leur faciliter de son mieux l'accès à la « table de la Parole », de leur mieux faire connaître le Christ. Ne doutons pas que leur parole sera alors, elle-même, libérée et leur Foi apparaîtra pour ce qu'elle est, source joyeuse de vie, et non fardeau d'interdits. L'Esprit fera le reste.